

## Un mois dans la Wachau **Alek Popov**

Sur l'affiche, un individu mal rasé aux yeux légèrement plissés m'observe, quelque chose comme un sourire aux lèvres qui laisse le champ ouvert à de multiples interprétations. Il porte une chemise couleur sable, qui laisse entrevoir un tee-shirt avec un crâne et des os. L'affiche a été fixée au portillon qui fait face au bar à vins où je suis entré boire un verre de blanc bien froid. A cette heure-ci, les rues de la petite ville historique de Krems, en Basse-Autriche, sont quasiment désertes. Quelques rues plus loin, le paisible Danube, invisible, se traîne, encore assez mince et propre. En fait, il serait difficile d'affirmer que les ruelles sont animées aux autres moments de la journée, excepté l'invasion sporadique de touristes. La population locale préfère vivre paisiblement et sans se faire remarquer, derrière les façades baroques bien entretenues. L'homme de l'affiche, à coup sûr, n'est pas d'ici. Il a un nom slave. Entre parenthèses, il est discrètement précisé : *Bulgarien*. Le public local aura le plaisir de faire sa connaissance à partir de dix-neuf heures, dans le salon de la Maison de la littérature. Entrée libre. Il lira sûrement quelque chose. Dans quelle langue ?... L'idée me traverse l'esprit que, si j'en ai envie, je pourrais moi aussi assister à la manifestation. Il y aura certainement une traduction en allemand ou en anglais. De toute façon, il n'y a rien à faire ce soir. Pour finir, on servira sûrement un verre de vin. Krems est situé dans la pittoresque vallée de la Wachau, là où l'on fait le meilleur vin blanc d'Europe centrale.

Je me retourne pour commander un autre verre. Je ne sais pas pourquoi, j'ai l'impression que le patron me regarde bizarrement. « Je vous ai reconnu, dit-il, un sourire jusqu'aux oreilles, en clignant de l'œil en direction de l'affiche. C'est vous ! » « Quel crétin ! », je peste intérieurement. Toute la magie s'est volatilisée. Je paie, furieux, et m'en vais. Dans la réalité, ça se passe autrement. Le patron ne dit rien. S'il jamais il a remarqué l'affiche qui crève les yeux, le lien entre elle et l'homme attablé lui aura échappé. Il apporte le vin et va se cacher derrière le comptoir avec le même sourire convenu. La magie a disparu pour de bon.

« Quel crétin ! » cette fois, je peste vraiment.

La vallée du vin, la Wachau, où je vais passer ce mois, et la vallée de la langue dans laquelle j'ai mon adresse permanente, ont beaucoup en commun. Les gens se connaissent, les distances sont courtes, les rumeurs circulent vite, les nouvelles arrivent lentement, et le fleuve est un facteur culturel et économique décisif. L'une est traversée

par le Danube, l'autre le torrent de la langue bulgare. En suivant le Danube, on peut descendre jusqu'en Bulgarie. Il apparaît que la langue bulgare aussi permet d'arriver jusqu'à la Wachau ! Mais, tandis que les habitants de Krems sont, dans l'ensemble, un peuple heureux et noble, celui qui réside dans la vallée de la langue bulgare maudit massivement son sort.

Où se trouvent les racines du mécontentement ?

Jusqu'à une date très récente, les habitants de ma vallée vivaient avec un sentiment trompeur. Pour des raisons historiques bien connues, ils avaient très rarement l'occasion de sortir des frontières de leur enclave culturelle surveillée avec vigilance. Les nouvelles venant du monde extérieur parvenaient avant tout par le cours du fleuve de la langue. Soit comme une sorte de tradition orale, soit par des textes. Très rarement par l'expérience personnelle. Non pas que les gens ne fussent pas informés, au contraire, d'ailleurs : si l'on prend pour exemple la géographie, ils étaient (et sont sans doute encore) bien mieux orientés que les habitants d'espace infiniment plus ouverts. En ce qui concerne les divers niveaux culturels de l'histoire humaine, le paradigme, là aussi, était relativement clair. Dans le sens où ce n'était pas vraiment un secret que la terre est ronde, que le Nil se jette dans la Méditerranée et que l'Everest est le sommet du monde. On savait qui étaient Aristote, Léonard de Vinci, Dostoïevski, Kafka, Camus, et même Nathalie Sarraute avait émergé sur le radeau douteux du Nouveau roman... Mais, en fin de compte, ce n'était pas un monde réel. Il ressemblait à un conte sur des époques et des pays lointains, ce qu'il était. La seule chose qui demeurait réelle, c'était la vallée. Là, les choses étaient authentiques. On pouvait les voir, les toucher, sentir leur odeur. Les mots écrits en langue étrangère semblaient ne pas laisser de traces dans l'espace. Alors que les mots bulgares avaient du poids. On pouvait même avoir de sacrés ennuis à cause d'eux ! Ce n'était pas le centre du monde. C'était le monde.

Ce solipsisme collectif s'est fissuré au début des années 90. Les habitants de la vallée commencèrent, d'abord timidement, puis de plus en plus hardiment, à franchir ses frontières. Il apparut que, de l'autre côté, le monde était aussi réel que le leur. Par son apparence, son contact, son odeur. En en sens, il était même plus réel que celui dans lequel ils avaient vécu jusque là. Et ce monde ne savait rien, ou presque, du leur, exception faite d'une poignée de spécialistes pointus ! Il ne savaient rien du cours de l'Iskar, ni de l'altitude du Moussala<sup>1</sup>. Il n'avait pas entendu parler de Vazov, ni de Botev<sup>2</sup>, ni

---

<sup>1</sup> L'Iskar (368 mètres) est la rivière la plus longue de Bulgarie, affluent du Danube ; le Mont Moussala (2925 mètres de hauteur) est le point culminant de la montagne du Rila, sommet le plus haut de Bulgarie et de la péninsule balkanique (N. d T.).

<sup>2</sup> Ivan Vazov (1850-1921) est considéré comme le « patriarche » de la littérature bulgare, auteur d'une oeuvre très

de la grande chaîne des Titans spirituels qui entouraient leur vallée.

C'était franchement injuste !

Voilà comment le pendule de l'illusion collective oscille d'une extrémité à l'autre : les habitants de la vallée furent envahis par le doute concernant leur propre existence. Dans leur découverte du monde, ils se heurtèrent au phénomène de l'anonymat global. Jusqu'à présent, tu étais quelqu'un, et puis, brusquement, tu deviens personne. Il n'y a qu'un pas de distance. Mais c'est le changement de statut qui est dramatique. On en a un exemple connu : dans les années 70 du siècle dernier, en pleine guerre froide, l'État envoie l'un des écrivains bulgares pour quelques mois en France. Pour qu'il se dégourdisse un peu, qu'il regarde ce qui se passe autour de lui, qu'il respire un autre air. Peut-être aussi avec l'idée perfide qu'il prenne conscience de sa véritable place dans le monde et qu'il ne prenne pas trop de grands airs... Et c'est ce qui s'est passé. Notre classique vivant a traîné ses guêtres à Paris durant une semaine ou deux, puis, irrité de ne pas recevoir les égards qui lui étaient dus, il a tourné les talons, comme un enfant vexé, et est rentré chez lui. Il avait, pour ainsi dire, claqué derrière lui la porte du monde. Puisque vous faites comme si je n'existais pas, moi aussi, na ! Il faut croire qu'en fin de compte le fantôme de l'anonymat global était plus terrifiant que l'étreinte étouffante de la censure natale.

C'est un phénomène semblable, mais à bien plus grande échelle, qui s'est produit durant les années 1990 où les frontières se sont ouvertes. L'offense, le choc, le manque d'assurance ont poussé un grand nombre à chercher asile au plus profond des entrailles de la vallée, là où le sédiment accumulé par les siècles continuait à produire des mirages. La nostalgie de l'univers bulgare était comparable au sentiment de perte vécu par les empires coloniaux durant les années 1960. Paradoxalement, la fermeture et l'ouverture des frontières peut aboutir au même résultat. Ce qui prouve encore une fois que le problème identitaire ne se borne pas à la géographie. Les ex-empires coloniaux ont réagi à ce défi en tentant d'introduire dans le cadre de leur métropole des morceaux du monde qu'ils dominaient jadis. L'éventail de cultures diverses qui s'ouvrait avec une amplitude de plus en plus grande au fur et à mesure que le flot d'émigrants provenant des anciens territoires croissait, semblait compenser le manque de ces territoires mêmes. Mais quelle était la marge de manœuvre des habitants de la vallée, eux qui n'avaient jamais possédé de terres étrangères ? D'où pouvaient-ils bien prendre les matériaux qui leur permettraient de restaurer leur univers fissuré ?

Il est des choses qui ne peuvent pas être réparées : avant tout, les illusions. Nous

---

féconde (en français on peut lire son grand roman *Sous le Joug*, traduit du bulgare par Marie Vrinat, éditions Fayard, 2007) ; Christo Botev (1848-1876) est le poète le plus prisé dans son pays, il mourut sur le champ de bataille en luttant pour la libération de la Bulgarie de la domination ottomane (N. d T.).

devons nous habituer tant bien que mal à cette idée. En principe, les habitants de toutes les vallées ont une propension au solipsisme. Sans doute ceux de la fertile Wachau ont cru, jadis, que le monde s'arrêtait à leur vallée. Tout comme les habitants des villages blottis dans les plis des Alpes. Mais, tôt ou tard, ils comprennent un beau jour que ce n'est pas tout à fait ça. De l'autre côté du sommet, il y a une autre vallée où coule un autre torrent, et, encore plus loin, se trouve une plaine, puis une ville, puis une montagne, une autre vallée, la côte, la mer, et ainsi de suite. L'univers est une abstraction angoissante. Le monde est constitué de provinces. Si nous apprenons à le considérer par parties, peut-être nous sentirions-nous moins perdus. Tout le monde provient de quelque part et porte en soi son histoire. Personne, *de facto*, n'est anonyme. Les idées peuvent être globales, mais les gens demeurent des êtres locaux. Attachés et qui s'attachent. Sinon, le monde ne survivrait pas.

Dans la petite salle agréable du *Literaturhaus*, une vingtaine de personnes écoutent attentivement. Moi y compris. Une voix étrangère lit dans une langue étrangère. Mon texte. Je me sens étrangement dédoublé, comme si j'assistais à ma propre naissance ou à mon propre mariage. À la fois participant et observateur. Une part de mon moi est ici : elle sourit, gênée, au public, comme si elle avait usurpé l'identité d'un autre. L'autre part est restée là-bas, dans la vallée de la langue, et contemple, imperturbable, le cours de la rivière. Quelque chose me dit que ce sentiment ne disparaîtra jamais. Dès lors qu'elle a pris connaissance du vaste monde, l'une des deux moitiés ne rentrera jamais plus dans la vallée natale. Mais l'autre y demeurera pour toujours. L'une va voyager, l'autre va attendre.

C'est sans doute ce dédoublement intérieur qui caractérise toute la culture de la vallée. Entre la voix trompeuse des Sirènes et l'appel au retour naît un art de la recherche et de la solitude. À l'époque des mises en scènes épiques des batailles devant les portes de Troie, aux Thermopyles et au Royaume de Mordor, cet art prolonge le récit d'Ulysse et du petit mais vaillant « Bilbo le Hobbit ». Humain, trop humain, peut-être.

## Un mois dans la Wachau **Alek Popov**

*Traduit du bulgare par Marie Vrinat*

*Prix du Public Salon du Livre des Balkans 2016*